

les longs silences  
cécile portier



# les longs silences

*Cécile Portier*

|||||

## L'AUTEUR

Cécile Portier est née en 1968. Elle travaille au ministère de la culture et mène parallèlement une activité d'écriture, où les formes papier, numérique et performance se côtoient.

### Publications

- *Contact*, Éditions du Seuil (collection Déplacements), avril 2008 : récit d'un trajet en voiture. À la traversée d'un paysage français sans pittoresque, sans point de vue, répond le monologue intérieur d'une conduite de vie incertaine, pour tenter de mesurer, par un exemple minimal, le faible écart laissé dans nos vies aux errements, et le risque pourtant grand de se perdre.
- *Saphir Antalgos, travaux de terrassement du rêve*, aux éditions Publie.net, janvier 2010. Dans ce récit poétique et typographique, le rêve apparaît comme un personnage sur lequel il s'agit d'enquêter, en fonction des différentes cartes de visites laissées par lui au réveil. Deviner le corps de métier du rêve en fonction de sa manière d'agir sur nous, c'est montrer que le rêve lui aussi est traversé par le social, qu'il en révèle la part la plus crue, la plus brutale, la plus drôle aussi sans doute.
- *Les Longs Silences* aux éditions Publie.net, octobre 2015 « Où s'arrête la santé ? On dit : santé = silence des organes. La pensée est-elle un organe ? Avoir mal en pensant, est-ce mal penser, est-ce une maladie ? »

### Web fictions

- *Traque traces*, 2011 : <http://petiteracine.net/traquetraces>  
Fiction collective : refaire une ville fictive sous la vraie ville. Faire vivre et évoluer tout un peuple de petits golems statistiques.
- *Étant donnée*, 2013 : <http://etantdonnee.net>  
Fiction poétique transmédia prenant pour point de départ l'œuvre célèbre de Marcel Duchamp, *Étant donné*, et venant questionner la prolifération des traces numériques et la mise en données de nos vies.

**Performances** : *Étant donnée*, *Interface(s)*, *Il y a, il n'y a pas*, *La ligne morte*, *Je ne suis pas celle que vous croyez*, *Géopolitique de la dérive*, *Inventaire pour désérence*

**Contributions à des revues** : *Remue.net*, *D'ici là*, *R de Réel*, *Contrechamp*, *Ce qui secret*, *Hors Sol*, etc.

|||||

## DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE

**DILICOM // 3010955600100**

ISBN // 978-2-37177-435-3

ISSN // 2417-7954

© éditions publie.net // Cécile Portier

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 2015

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Bonne lecture !

# les longs silences

*Cécile Portier*



*Pour Étienne, Jean-Michel, Hélène, Géraldine, Isabelle,  
Cynthia, Hervé, Jean-Paul, Nicolas, Guy, Chantal,  
Bernadette, José, Catherine, Joanna, Christine, Basile,  
Laure, Chloé, Maryse et pour les autres dont je vois le  
visage sans avoir retenu les prénoms.*

## Préface

*Entre eux il y a de longs silences.  
(Je dis eux pour ne pas dire nous).*

\*

\* \*

En février 2014, à la suite d'un *burn out*, Cécile Portier entre pour trois semaines en clinique psychiatrique. Pendant ce temps de soins, elle éprouve le besoin de noter les sensations qui la traversent, d'écrire ce lieu et ceux qu'elle y rencontre. Elle enregistre par l'écriture le flux des conversations, des sons, de ses propres pensées (« La pensée est-elle un organe ? Avoir mal en pensant, est-ce mal penser, est-ce une maladie ? »). Elle note le déroulement des heures et des gestes, le « temps qui passe en spirale, en entrelacs, en rond, en n'importe quelle forme qui ne soit ni droite ni orientée », les journées qui se répètent inexorablement, « des horaires pour tout : l'heure des repas, l'heure des médicaments, l'heure des activités, l'heure de fermeture du salon commun. Il y a des horaires pour tout qui font qu'on sait facilement sur quoi bute notre attente ». Les activités, les ateliers dessin, presse, et l'heure du goûter. « De nos vies nous ne voyons que les mécanismes ».

« Dans le petit bureau vitré, l'infirmière fait un jeu sur l'ordinateur. Il n'y a pas toujours quelque chose à faire quand on travaille pour aider les gens à trouver du repos ». Un peu après, à l'occasion d'une partie de Scrabble avec deux autres patients : « Je pense à ce mot, l'internement. L'interne ment. Pas le jeune homme en blouse blanche et à la voix péremptoire, qui fait des remplacements. L'interne de soi-même, son propre intérieur, se met parfois à mentir ».

Le *burn-out* s'impose comme un symbole de notre époque. Il est rare, dans l'histoire, qu'un trouble psychique nouveau se popularise aussi vite, au point que chacun en saisisse les enjeux ravageurs. Inventé par l'écrivain anglais Graham Greene dans son roman *A Burnt-Out Case*, paru en 1961, ce syndrome, qui touche des millions de travailleurs, est identifié par le philosophe Pascal Chabot dans *Global burn-out* comme une vraie « maladie de civilisation », telles la mélancolie au XIX<sup>ème</sup> siècle, la paranoïa et la schizophrénie au XX<sup>ème</sup>. Exténué, vidé, incapable de se détendre et de récupérer, l'individu qui sombre dans le *burn-out* a le visage de la grande fatigue contemporaine. Les sujets qui craquent, rappelle le philosophe, sont le plus souvent des travailleurs enthousiastes, des « soutiens zélés des modes de vie contemporains ».

« La question devient : qui a sa place dans ce monde du travail ? »

Grâce à leur ardeur au travail, le système se perpétue et produit en même temps les conditions d'une vulnérabilité

généralisée. Ces gens cassés subissent ce que nous connaissons tous : « La montée en puissance du régime de production, l'accélération des cadences, l'intensification du stress, la généralisation des instruments de contrôle, la dureté des contraintes ». Cette « maladie de civilisation » est surtout une « maladie de la relation ».

Le sentiment d'étrangeté du lieu, le sentiment, même, d'en être étranger, font place au constat que cette intimité non choisie est un partage. « Sur la terrasse on fume. Dans le salon on reste assis, on attend l'heure des repas. On reste assis si on a réussi à s'asseoir ». La description de l'endroit (sa terrasse, son jardin, le salon, les chambres), nous montre l'envers de ces « lieux de fatigue ».

« Il y a un jardin. Il n'y a presque jamais personne au jardin. Rosiers aux branches nues, acanthes qu'on dirait cirées tellement elles luisent, primevères, lierre sur les murs sombres. Et des lauriers. Beaucoup trop de lauriers ».

Loin d'être un isolement, ce moment vécu est celui d'une confrontation réconciliante avec l'altérité, en premier lieu la sienne propre. « Avant d'entrer ici on passe par le service des admissions. C'est sûr que d'entrer ici, c'est difficile à admettre ». L'occasion de tenter de comprendre avec pudeur la raison de sa présence, de saisir tout ce qui lui échappe, qui transparait dans les moindres faits du quotidien : « Ça toque pour apporter le petit déjeuner. Ça toque pour apporter les médicaments. Ça toque pour laver le lavabo, les sanitaires, le sol, ça toque pour la consultation, ça retoque pour prendre

la tension, et ainsi de suite, ça toque ». Cécile Portier remarque qu'en entrant elle doit « déposer ses médicaments, si on en avait avant d'en arriver là ». Elle note alors toute l'ironie de cette demande. « En arriver là, et pourquoi ? c'est la question que tout le monde voudrait se poser, c'est la question presque impossible ».

L'auteur dresse également le portrait de tous ceux qui l'accompagnent dans cette traversée silencieuse, cette réclusion à l'internement. Les liens se tissent progressivement entre ceux qui se côtoient sans se connaître vraiment, entre qui « s'instaure une politesse très particulière, comme retenue et pudique, et qui est autre chose qu'un ensemble de règles de bienséance. C'est plutôt comme une reconnaissance, le constat de partager quelque chose ». Une longue liste de figures dessinées en creux, qui s'insère au fil du texte comme des apparitions, portraits fragiles rendus vivants, sensibles, par le rythme même de cette énumération, parce que c'est la première construction de langage permettant d'élaborer et de déplacer le regard. Documentation d'un univers, d'un entourage, jusqu'alors inconnu, qu'on prend en note pour ne pas l'oublier. S'oublier.

« Celui qui dit : on a chacun notre histoire.

Celle qui dit : dehors c'est la guerre.

Celle qui a toujours le même bandeau motif panthère sur ses cheveux lissés, et des yeux bleus et ronds comme jamais revenus d'un étonnement très ancien.

Celle qui ne dit rien mais hoche la tête continûment comme un petit pendule, pour ponctuer la conversation.

Celui qui a la lèvre inférieure indéfiniment pendante et le regard creux, celui qui donne l'impression que plus rien ne lui parle et l'atteint, celui-là participe, articule une pensée, insiste et précise, délicat dans ses approches ».

Elle n'a, à première vue, rien en commun avec ceux-là qui sont ici en même temps qu'elle, mais le seul fait d'avoir été défaillants les rapproche. Elle comprend que cette défaillance n'est pas que personnelle, qu'elle est l'écho, le symptôme peut-être, d'un fait social. « Dans ma chambre du pavillon, le lino est troué par endroits. Tout le monde a le droit d'avoir des failles ». Elle déjoue tous les poncifs du témoignage ou du récit d'expérience, avec une distance désarmante, dans sa capacité à saisir le détail qui fait sens, qui remet en cause les évidences, pointe les faux-semblants, et d'un trait vif, direct, précis, dénonce les mécanismes de notre quotidien.

« Les mécanismes ont besoin d'être réglés. Charlot resserre les boulons, resserre les boulons, resserre les boulons. Et une fois qu'il a fini, ressert les mêmes gestes, ressert les mêmes gestes, ressert les mêmes gestes. Le mécanisme est entré en lui. Le mécanisme c'est lui. Rien ne résiste aux mécanismes.

Les mécanismes ont besoin d'énergie. Les mécanismes ont faim. Si on ne les nourrit pas ils s'arrêtent tout seuls. Buster Keaton fait feu de tout le bois du train pour alimenter sa locomotive, il désosse les banquettes, sacrifie le plancher des wagons. Il continue et avance très vite mais au prix de tout dévaster ».

Ce texte nous touche en nous laissant une impression douce-amère. « Apparemment personne ici ne se tape la tête contre les murs ». Son langage révèle les failles de nos existences sans les accentuer en les dénonçant trop vite, mettant des mots d'une rare justesse, d'une précision saisissante sur ce qui n'en trouvait plus d'efficients depuis longtemps, déficience passagère surmontée en nommant avec précision ce qui l'entoure comme si c'était la première fois, avec une candeur qui vise au cœur, un œil neuf qui permet d'interroger ce qu'on ne voyait plus ou qu'on ne voulait plus voir.

Cécile Portier est une auteur occupée par le monde et sa transcription. Elle a publié plusieurs ouvrages (notamment *Contact* et *Saphir Antalgos, travaux de terrassement du rêve*, édités chez *publie.net*) et réalisé différents projets sur blogue, mêlant texte et photographie, tels que *À mains nues* où elle a demandé pendant six mois à des passagers du métro de parler de leurs mains, pour ensuite les photographier et rendre compte de ces rencontres par écrit. Plus récemment elle a mis en ligne *Étant donnée*, un projet collectif de fiction poétique transmédia mené à partir d'une interrogation poétique sur nos traces numériques, qui prend la forme d'un projet artistique hybride où des textes et d'autres propositions graphiques ou sonores se répondent.

En écrivant ainsi, elle voit ce que le numérique change à ses propres pratiques, comment il fait déborder son écriture vers d'autres formes que celles qu'elle imaginait initialement, elle a ainsi de plus en plus souvent recours à l'image et au son

dans ses projets de création, non pas comme illustration de son travail, mais comme point de départ, instance de dialogue) : « Le numérique, selon elle, n'est pas qu'un support ou un outil, mais un champ nouveau dans lequel nous sommes tous plongés, qui – pour autant – est encore à investir, à questionner ».

*Les longs silences*, incluant dans sa version numérique (*rendez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder, NDE*) des lectures par l'auteur de certains chapitres du texte, fera l'objet d'une performance multimédia, et prolonge à sa manière cette recherche et cette expérience. « Écrire ici c'est repasser toujours par les mêmes points, oublier l'exigence d'avancer vers quelque part ». Cécile Portier enregistre au plus ras de ce qui se passe, du temps qui ne passe pas. Et toujours, ce refus de se laisser enfermer, jusque dans ce qu'on attend d'elle.

Pierre Ménard



*Entre eux il y a de longs silences.  
(Je dis eux pour ne pas dire nous).*

\*  
\* \*

Sur la terrasse on fume. Dans le salon on reste assis, on attend l'heure des repas. On reste assis si on a réussi à s'asseoir.

(Celle qui arrive en début d'après-midi, le salon est presque vide, elle en fait le tour, n'arrive pas à choisir quel fauteuil occuper parmi tous ceux vacants, repart. Et revient cinq minutes plus tard, erre de fauteuil en fauteuil, comme en cabotage, ne se décide pas, repart. Cinq fois comme ça).

Tous les fauteuils du salon sont organisés autour de tables basses, il n'y a pas vraiment de fauteuil isolé. S'il y a beaucoup de monde quand on arrive, il faut bien accepter de se mettre dans un cercle. Je dis cercle, car ici ce ne sont pas des groupes, et c'est pour ça qu'entre nous il y a de longs silences.

(Celle qui me demande, en tournant la tête vers moi, depuis combien de temps je suis là. Je réponds : trois jours, et vous ?

Oh ça fait longtemps dit-elle. Je demande combien. Elle détourne la tête, ne me montre plus qu'un profil de pièce de monnaie, ne dit plus rien. Elle s'est absentée dans son longtemps).

Un des cercles du salon n'est pas refermé sur lui-même, il donne sur une télévision perpétuellement allumée. Le son est coupé.

(Celui qui vient, cheveux blancs, épaules coincées, à tout petits petits pas martelés, celui-là souvent s'assied devant la télé).

Tout commence, tout finit, tout continue dans le grand salon. Le reste : satellites.

\*  
\* \*

Il y a un jardin. Il n'y a presque jamais personne au jardin. Rosiers aux branches nues, acanthes qu'on dirait cirées tellement elles luisent, primevères, lierre sur les murs sombres. Et des lauriers. Beaucoup trop de lauriers.

Disposés un peu partout, des petits pots en terre pour y déposer les mégots, comme s'ils allaient pouvoir fleurir.

(Celle qui vient de tomber en glissant sur une marche du jardin, et l'essaim de blouses blanches s'affairant autour d'elle).

\*

\* \*

Il y a des chambres. Beaucoup. À tous les prix. Ce sont des lieux de fatigue.

\*  
\* \*

Il est fortement conseillé, quand on arrive, de déposer ses effets personnels de valeur, carte bleue, chéquier, pièces d'identité, bijoux si on en a, espèces bien sûr, dans le coffre situé au fond du bureau de l'infirmière en chef. Il faut aussi déposer ses médicaments, si on en avait avant d'en arriver là.

En arriver là, et pourquoi ? c'est la question que tout le monde voudrait se poser, c'est la question presque impossible.





Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits. D'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net, dirigées par Gwen Catalá, œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.



**QU'IMPORTE  
LE FLACON**  
**POURVU QU'ON AIT**  
*l'ivresse!*



PROFITEZ DE LA VERSION NUMÉRIQUE, SANS AUCUN  
FRAIS SUPPLÉMENTAIRE

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez publie.net, nous avons choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.

Aussi, profitez de la version numérique de cet ouvrage, sans frais, en vous rendant sur le site :  
<http://librairie.publie.net> et en ajoutant cet ouvrage à votre panier.

XXXXXXXX

Entrez le code ci-dessus dans la partie "code promotionnel". C'est tout !  
Profitez des versions multiformat et mises à jour, à vie, et si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à lui pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne.

AIMONS NOS LIBRAIRIES, SOUTENONS-LES !



**[www.publie.net](http://www.publie.net)**

littérature contemporaine — invention — crossmedia